

Les objections à la doctrine de l'incarnation

Lecture biblique : Jean 10 :30-39

L'incarnation du Fils de Dieu, dès le ministère de Jésus et le premier siècle de notre ère, a constitué un objet de scandale, une pierre d'achoppement. La vérité de la « venue en chair », c'est-à-dire dans une nature humaine, de celui qui était « un avec le Père », était intolérable, et représentait un blasphème pour certains contemporains de Jésus. C'est à cause de la vérité que l'incarnation résume que Jésus a été condamné par le sanhédrin, puis crucifié à l'instigation des chefs juifs de son temps. Dans les siècles qui ont suivi, cette même vérité a suscité des oppositions passionnées, et des débats qui ont fait, parfois, couler le sang, entre divers partis de ce qui se voulaient de l'Eglise pendant plusieurs siècles. C'est cette même vérité que Mohammed n'a pas pu comprendre, et qui demeure dans le christianisme, un objet de scandale pour les Musulmans. Dans les temps modernes, nombre de nos concitoyens incroyants ou agnostiques butent aussi sur cette affirmation : qu'un être divin devienne un homme leur semble inacceptable.

Je rappelle ce qui est en cause dans la doctrine de l'incarnation. D'après l'étymologie du terme, qui n'est pas dans la Bible elle-même, incarnation signifie « la venue dans la chair ». « Carnation » (le mot existe encore, et désigne le teint que possède la chair de notre corps) vient de « chair ». Incarnation signifie donc la venue dans la chair. Le Fils de Dieu, préexistant et éternel, est venu dans la chair humaine. Il a assumé la nature humaine : le mot « chair » ne renvoie pas simplement au corps, il implique toute la nature humaine. C'est ce sens large que prend, souvent, le terme « chair » dans la Bible. La doctrine de l'incarnation affirme que Jésus-Christ, en tant que personne, préexistait à naissance et à sa conception dans le sein de Marie. Avant cette conception, il n'était pas un homme, mais il était Dieu. Il était Dieu le Fils, éternel, comme le Père. Mais à un instant précis de l'Histoire, Dieu le Fils est devenu, sans cesser d'être Dieu, d'abord un embryon dans le sein de Marie, puis un bébé, un enfant qui a grandi, un homme. Voilà ce qu'affirme la foi chrétienne en l'incarnation. Il y a donc, en Jésus, une seule personne, mais en deux natures. Ces deux ensembles de caractéristiques ou d'attributs que l'on appelle « natures » sont la nature divine (tout ce qu'il a en commun avec le Père et l'Esprit Saint), et la nature humaine (tout ce qu'il a en commun avec nous et qui fait qu'un homme est un homme). Ces deux natures sont unies, mais jamais confondues, elles restent toujours distinctes en lui.

Quelles sont les objections que nos contemporains élèvent contre cette vérité centrale ?

1. Les objections à la doctrine

La première objection est de lui reprocher une contradiction dans les termes mêmes : il est impossible qu'un même être soit à la fois absolu, divin, et relatif. L'absolu et le relatif s'excluent. S'il est absolu, il n'est pas relatif, et inversement. Comment Jésus peut-il être à la fois absolu et relatif, Dieu et homme, c'est tout simplement absurde et totalement impossible. Cette contradiction peut s'énoncer avec d'autres termes : comment être à la fois infini et fini ? L'association de ces opposés est une simple contradiction logique, elle est inintelligible et fait éclater toute raison.

Certains élèvent une deuxième objection, que l'on peut considérer comme un prolongement de la première. Ils seraient d'accord de concéder que, lorsque l'on parle de l'infini et du fini, il est bien

difficile de savoir ce qui est vrai, le sujet étant si hautement spéculatif. Mais, d'un point de vue plus concret, il faut bien reconnaître la grande difficulté à imaginer un être à la fois tout-puissant et soumis à la fatigue ou à la faiblesse, à la fois omniscient, sachant tout ce qui a été et tout ce qui sera, et obligé d'apprendre, ignorant certaines choses comme tous les hommes. Comment imaginer qu'au même moment, Jésus ait su toutes choses en tant que Dieu, et ignoré les mêmes choses en tant qu'homme ? C'est impossible à envisager. L'expérience concrète d'un être possédant deux natures est inconcevable.

Une troisième objection affirme que l'idée d'incarnation est typiquement mythologique. Elle appartient à une mentalité et à une époque où l'on s'imaginait que le divin et l'humain pouvaient se mélanger. Ceux qui ont accepté l'idée de l'incarnation, dans les premiers siècles de l'Eglise, étaient habitués aux histoires des dieux grecs qui se métamorphosaient : Zeus se changeait en un aimable berger, par exemple, pour séduire une belle fille. L'idée d'un Dieu qui devient homme est typiquement mythologique. L'homme moderne ne peut plus accepter pareille mythologie. Il n'est même plus nécessaire d'argumenter : qui croit encore, aujourd'hui, en Jupiter ? Ce type de croyance appartient, tout simplement, à un monde de pensée révolu.

Certains vont encore plus loin et considèrent que l'idée d'incarnation n'est pas vraiment biblique. Ils affirment qu'elle est absente, en tout cas, de la plus grande partie du Nouveau Testament. Beaucoup affirment que Jésus, avec son Evangile du simple « Royaume » qu'il annonçait, et du Père vers lequel il invitait à tourner les regards, n'a jamais prétendu être à la fois Dieu et homme. Jésus annonçait un Evangile, c'était un grand prophète, un sage. On admet même de dire qu'il était le Messie, ce Fils de David qu'avaient annoncé les prophètes. Mais dire qu'il était Dieu, au sens strict d'un être préexistant divin, ne figure pas dans les trois premiers Evangiles ! Ni, affirment certains, dans les épîtres de Paul. C'est plus tard que ces idées sont intervenues. La métaphysique grecque est intervenue, avec l'idée de « nature », qui n'est pas du tout à sa place dans la mentalité biblique. Mais ce n'est pas dans le Nouveau Testament. Certains sont cependant prêts à admettre que, dans l'Evangile de Jean, l'incarnation est présente. Mais c'est un développement tardif, qui ne se retrouve pas ailleurs. C'est l'une des raisons pour lesquelles plusieurs refusent de penser que c'est Jean, fils de Zébédée, qui a écrit le quatrième évangile : on le considère comme un écrit du 2^e siècle de notre ère, rédigé après plusieurs générations, et marqué par des pensées de type philosophico-religieux qui s'étaient développées dans l'intervalle, mises sous le patronage apostolique de Jean par un auteur inconnu. Cette conviction que Jean est un écrit du 2^e siècle était professée par le grand Albert Schweitzer.

Comment répondre à ces diverses objections ?

2. Les fausses pistes

Parlons d'abord des fausses pistes, des défenses qui sont pires que des défaites. Il en existe, hélas. Certains font mine de défendre la vérité de la foi chrétienne, parfois très sincèrement, mais en réalité cèdent tout l'essentiel à ceux qui refusent le dogme de l'incarnation.

Une première de ces défenses ruineuses est de comprendre que Jésus était Dieu dans le sens où Dieu était spécialement présent en lui. Le rôle exceptionnel de cet homme Jésus nous permet de « voir Dieu ». L'image d'une fenêtre est parfois employée : Jésus, fenêtre sur Dieu. Il n'est qu'un homme, si l'on prend les choses en toute rigueur. Il est, simplement, un fils d'Israël d'une très grande sensibilité spirituelle, d'une puissance intellectuelle et psychique exceptionnelle. Il a été, pour beaucoup, le moyen de la révélation du Père : ils ont rencontré Dieu en lui, ils ont senti que Dieu était présent en lui d'une façon supérieure à tout ce qu'ils avaient pu découvrir ailleurs. C'est dans ce sens qu'ils ont dit qu'il était le Fils de Dieu. Dieu était présent en lui, la divinité était là. Dieu était présent en lui, la divinité était là. C'est donc une façon de concevoir Jésus comme « Dieu », en tant qu'homme, mais en tant qu'homme exceptionnel, transparent au mystère du divin. Cette conception est fréquente aujourd'hui. Bien des ouvrages théologiques qui paraissent tendent dans cette direction, où il n'y a pas deux natures à distinguer en Jésus-Christ, mais où son

humanité a un tel rapport privilégié à Dieu qu'on peut dire, sans être trop regardant sur le langage, que nous rencontrons Dieu en lui, et qu'en lui Dieu nous rencontre et vient jusqu'à nous. Certains auteurs qui, précédemment, ont embrassé la foi évangélique, en arrivent à cette idée. Il y a là un abandon radical de la doctrine biblique de l'incarnation de Jésus-Christ et de tout ce qu'affirme la foi chrétienne.

Entre l'homme le plus excellent, celui par le moyen duquel Dieu se fait connaître, et Dieu lui-même, subsiste la distance la plus grande qui se puisse définir. Car il n'y a pas de distance plus grande que celle du Créateur à la créature. On peut poser, a priori, cette distance comme la distance suprême : le Créateur est infiniment élevé au-dessus de sa créature. Dire « Jésus est Dieu » et dire « Jésus n'est qu'un homme révélant Dieu » c'est introduire une distance infinie entre les deux affirmations. Soit Jésus est Dieu, et il est le Créateur. Soit il n'est pas Dieu, lui-même. L'enjeu du débat est immense. Nous ne devons pas nous laisser abuser par un langage qui se veut pieux, et qui présente une telle formulation édulcorée comme « le langage du Nouveau Testament ». Ne laissons pas dire que la doctrine incarnationniste ultérieure de l'Eglise n'est pas celle du Nouveau Testament, mais qu'elle est un développement légitime dans le cadre culturel de l'Eglise de l'époque. Ne nous laissons pas bernier par un discours qui se veut ainsi apaisant, et où opèrent, vraiment, des ruses diaboliques.

Une autre manière de pervertir le dogme de l'incarnation est de l'accepter trop facilement, parce que l'on considère que l'humain et le divin ne sont qu'un. Il s'agit là d'une interprétation de type panthéistique : Dieu est le grand Tout, l'âme secrète du monde. Je me rappelle avoir lu dans le livre de Lanza del Vasto, Retour aux sources, le récit d'un dialogue qu'il avait eu. Il discutait, en tant que représentant d'un certain christianisme, avec un penseur indien. Lanza del Vasto demande à son interlocuteur : « Etes-vous prêts à admettre que Dieu lui-même est vraiment devenu homme, que Jésus est Dieu et qu'il est homme aussi ? – Oui, répond le penseur indien. Je suis tout-à-fait d'accord... car il l'a fait tant de fois ! » On discerne ici l'abîme qui sépare une telle conception de la vision biblique. Dans la conception biblique, que Dieu soit devenu homme en Jésus-Christ est l'Inouï, ce qui ne peut être qu'une fois, et c'est extraordinaire, cela doit nous renverser. Pour le penseur indien, parce que pour lui le divin et l'humain sont tout un, l'incarnation est quelque chose qui appartient au train-train de l'histoire. Que le divin se manifeste dans l'humain n'est pas extraordinaire, puisqu'en fait, le divin est le secret de l'humain. Ces interprétations panthéistiques sont des perversions radicales du dogme biblique. Il ne s'agirait surtout pas de vouloir défendre la foi en l'incarnation en glissant du côté de la foi indienne. La vogue du « New Age », qui mélange la pensée orientale, le christianisme, une pseudo-science ultra physique, a rencontré un certain succès, et se situe dans une telle mouvance panthéistique.

Ces fausses pistes barrées, comment répondre aux objections faites à la doctrine de l'incarnation ?

3. Les réponses aux objections

Il nous faut d'abord bien nous assurer du statut biblique de la vérité de l'incarnation. Nous ne devons pas avoir peur des affirmations de certains, même si elles sont péremptoires, et proférées par des personnes très considérées académiquement. Nous avons un dossier fort solide pour réfuter certaines des allégations mentionnées plus haut.

1. L'enracinement biblique attesté

Il n'est pas vrai que l'affirmation des deux natures du Christ ne soit qu'une addition postérieure influencée par la philosophie grecque. Cette affirmation est présente dans le Nouveau Testament. Certes, le langage du NT n'est pas le même que celui des écrits théologiques ultérieurs. Le Nouveau Testament nous enseigne par des prédications au peuple et par des écrits de circonstance : les épîtres étaient des lettres écrites aux Eglises, en fonction de problèmes qui avaient surgi. Mais, dans son langage, le NT enseigne avec force les deux natures de Jésus-Christ.

L'Évangile de Jean nous donne le schéma exact de l'incarnation, dès son premier chapitre : le « Verbe », le « Logos », était avec Dieu, au commencement, avant la création. Tout a été créé par lui : la divinité de cette personne, distincte de Celle du Père, et bien affirmée. Puis, en un deuxième temps, bien affirmé, le Verbe est « devenu chair » : il a « habité parmi nous », nous avons « contemplé sa gloire ». Le schéma de tout le Prologue très soigneusement formulé de l'Évangile de Jean, est parfaitement clair à ce propos.

Mais cet Évangile n'est pas le seul ! L'Épître aux Hébreux est construite, dans sa première partie, sur la dualité des deux natures de Jésus-Christ. L'auteur veut démontrer que Jésus-Christ est un médiateur bien plus excellent que tous ceux de l'ancienne alliance, et que ceux que l'on a pu vénérer dans certains courants spirituels du judaïsme. Il démontre d'abord que Jésus est supérieur aux anges : il l'est en tant qu'il est Dieu (cf Hb 1 :1-3). Il est bien plus haut qu'eux ! Et l'auteur de relever la manière unique de s'adresser à lui : « Tu es mon Fils », et de citer un Psaume où ce Fils est appelé Dieu : « Ton trône, ô Dieu, dure à toujours ! » C'est le premier volet de la démonstration de l'auteur : Jésus est le médiateur meilleur que les anges, parce qu'il est Dieu (ch 1). Mais un deuxième volet prolonge le premier : Jésus est un médiateur supérieur aux anges parce qu'il est homme. Il a été abaissé au-dessous des anges, pour nous atteindre. Au lieu d'être un simple maillon intermédiaire entre Dieu et les êtres terrestres que nous sommes, Jésus est Dieu et homme à la fois. De ce fait, il est un médiateur parfait. Voilà la logique que déploie la démonstration de l'épître aux Hébreux. Pour lui, il est tout-à-fait clair qu'il y avait deux natures en Jésus, la divinité et l'humanité, qui permettaient à Jésus d'être le parfait médiateur.

De même, dans les épîtres de Paul, cette dualité apparaît. En Colossiens 1, dans un grand cantique à la gloire du Christ, il apparaît d'abord comme « l'image du Dieu invisible, en qui tout a été créé ». Cela veut dire qu'il est le Fils éternel : Jésus est l'image du Père en tant que Fils éternel, et en lui tout a été créé. Mais il est aussi le « premier né d'entre les morts » de la nouvelle création. Là, c'est en tant qu'homme, le nouvel Adam, qui a surgi du tombeau. On a donc une présentation en deux volets, où Jésus apparaît d'une part comme le « premier né de toute la création », celui qui a le droit d'aînesse, en tant que Dieu, sur elle tout entière, et, d'autre part, comme le « premier né d'entre les morts » par sa résurrection, en tant qu'homme. L'hymne de Philippiens 2, qui était probablement, à l'origine, un cantique chrétien va dans le même sens : Jésus existait « en forme de Dieu », n'a pas considéré comme une bonne aubaine à garder pour soi le fait d'être égal avec Dieu. Mais il a pris la forme d'un serviteur, en devenant un homme. L'idée d'une pré-existence, céleste, en « forme de Dieu », c'est-à-dire avec la nature de Dieu (le mot « forme » était, en philosophie grecque, un équivalent de « nature ») est affirmée, en même temps que la forme d'un humain, soumis, qu'il a assumée. Les deux se retrouvent, conjointement, dans le même passage. L'épître aux Romains va dans le même sens. Au chapitre 9, Paul rappelle tous les privilèges d'Israël selon la chair, alors même que les Israélites sont incrédules. Jésus en fait partie : « D'eux est issu le Christ, selon la chair... lui qui est Dieu au-dessus de tous, béni éternellement. » La façon dont l'apôtre Paul s'exprime (et c'est encore plus net dans l'original grec), montre qu'il distingue nettement les deux natures, les deux points de vue. « Selon la chair », c'est-à-dire quant à sa nature humaine, Jésus-Christ est issu d'Israël, et c'est le privilège et la gloire suprême d'Israël ! Car lui qui, selon la chair est un Israélite, est par ailleurs « Dieu au-dessus de tout, béni éternellement ». La pensée de Paul est rigoureusement charpentée selon les deux natures. Prétendre que l'affirmation des deux natures n'est pas dans le Nouveau Testament, c'est ne pas savoir lire son Nouveau Testament, ou le faire avec des lunettes déformantes.

Dans les paroles de Jésus, même en dehors de l'Évangile selon Jean où cela est tellement clair, on trouve les mêmes affirmations, bien que de manière plus énigmatique : car, avant la Croix, Jésus a voulu voiler le mystère de sa personne, il n'a pas révélé ouvertement toute la vérité le concernant. Il a dit, pourtant, des choses assez nettes. En Matthieu 11, Jésus a une affirmation extraordinaire : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. » (Mt 11 :27) Jésus se présente, face au monde, comme du côté du Père. C'est extraordinaire ! On m'a rapporté que Leighton Ford, le beau-frère de Billy Graham, a rencontré un jour plusieurs pasteurs, libéraux, à Genève. Il a cité ce passage, pour affirmer la divinité de Jésus-Christ. Un pasteur, libéral, a

rétorqué : « Oui, mais cela, c'est la théologie johannique ! » Leighton Ford a eu beau jeu de lui signaler qu'il s'agissait de Matthieu ! Ce texte de Matthieu évoque très certainement les textes de l'Ancien Testament sur la Sagesse de Dieu, qui est comme une autre personne avec lui (Pr 8). Si l'on regarde de près dans les Evangiles, on constate que Jésus s'est identifié à la sagesse de Dieu, déployée dans sa création. C'est extrêmement intéressant. Dans un évangile, il dit : « Je vous enverrai des prophètes, des sages et des scribes », et dans un autre, il dit : « La Sagesse de Dieu dit : Je vous enverrai... » Cela montre bien qu'il est la Sagesse de Dieu. Bien des actes de portée symbolique accomplis par Jésus se comprennent bien lorsque l'on discerne que, dans l'Ancien Testament, c'est la Sagesse de Dieu qui agit ainsi. Cette Sagesse est pré-existante au monde. Par elle, le monde a été créé (Pr 8). Quand on voit cela, on n'a pas le droit de dire qu'à ses propres yeux, Jésus n'était qu'un homme, un prophète. Il savait bien qu'il y avait un mystère de sa personne, qui dépassait sa simple humanité. On peut ajouter l'usage que Jésus fait du Psaume 110. A ceux qui l'accusent, il rétorque : « Si le Messie n'est que le Fils de David, comme vous le prétendez, comment se fait-il que, dans le Psaume 110, David lui-même l'appelle son Seigneur ? » Car le Psaume 110 affirme : « Le Seigneur (Dieu) a dit à « mon Seigneur » : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied ! » C'est bien le fils de David, Jésus ne le conteste pas, c'est la base de son raisonnement. Mais est-il seulement ce fils de David ? Si tel était le cas, David ne l'aurait jamais appelé « mon Seigneur ! » Le père est plus grand que le fils. S'il s'agissait seulement d'un être humain, le psaume 110 ne l'appellerait pas « Seigneur ». Mais il lui donne ce titre, et il lui attribue un trône, à la droite du Père éternel : il n'est pas dit qu'il s'agit d'un autre trône, il s'assied sur le même trône que le Père éternel ! C'est quelque chose de très significatif. Jésus cite aussi un passage de Daniel 7, où l'on voit venir « sur les nuées du ciel » quelqu'un comme un fils d'homme, pour recevoir la royauté universelle. « Venir sur les nuées du ciel » était la prérogative divine, dans toutes les théophanies, les manifestations de Dieu. Ce sont précisément ces deux passages que Jésus a cités, ensemble, au sanhédrin. Ses juges ont bien compris ce qu'il voulait dire : ils ont levé les bras au ciel, et l'ont accusé de blasphème. Jésus a cité ces deux versets car c'étaient eux qui prouvaient que le Messie ne devait pas être un homme simplement, comme l'admettaient la théologie des Pharisiens. Ces affirmations se trouvent dans les premiers évangiles...

Affirmer que la doctrine des deux natures est une addition ultérieure, que Jésus n'aurait pas professée, est tout simplement faux. La Bible nous donne la preuve que Jésus s'est affirmé, lui-même, comme un avec le Père, et est devenu homme. Jésus emploie aussi la formule : « Je suis venu ». On ne parle pas comme cela si on est simplement un humain ! Jésus disait par là qu'il avait pré-existé, ce qui implique la dualité de ses natures. (42 :11)

Nous pouvons l'affirmer avec force : la confession des deux natures du Christ n'est pas un développement qui aurait trahi la simplicité de l'Evangile du commencement. Elle est tissée dans tout le Nouveau Testament et appartient au seul Jésus historique que les documents historiques permettent d'envisager. Tous les « autres Jésus » ne sont pas historiques. Le seul Jésus présenté par les textes s'est affirmé celui qui pré-existait, et qui est venu. Le témoignage de Jean est entièrement fiable. Aujourd'hui, plus personne, parmi les gens informés, ne croit que l'Evangile de Jean est du 2^e siècle. Deux découvertes ont montré que cette position est intenable. La première est un fragment de cet évangile trouvé en Egypte, qui date du début du 2^e siècle : il faut donc une diffusion, jusqu'en Egypte, ce qui renvoie au 1^e siècle. La seconde est celle des manuscrits de la Mer Morte, à Qumrân. On n'y a pas découvert d'évangile de Jean, mais des textes avec de nombreuses rencontres verbales avec cet évangile. On s'est aperçu que Jean n'est pas du tout, par son langage, le reflet d'une pensée grecque du 2^e siècle, mais d'une pensée palestinienne du 1^e siècle. Ainsi la théorie qui datait Jean tardivement a été réfutée. Du coup, sa valeur de témoignage historique peut être restaurée.

2. Une influence mythologique ?

Le Nouveau Testament serait-il alors la victime d'une influence mythologique ? La réponse me semble être de mettre en valeur la différence radicale entre les mythologies et l'affirmation radicale de l'incarnation du Fils de Dieu. Nous y avons déjà touché plus haut. Pour la Bible, que Dieu

devienne homme en Jésus, est absolument unique ! C'est bouleversant ! Le climat est totalement différent de celui de la pensée mythologique.

Mais il faut relever d'autres différences. L'une est que l'incarnation n'est pas une simple apparence adoptée par la divinité, pour un temps. Ce n'est justement pas une métamorphose. Dieu reste Dieu, en Jésus-Christ. Mais il devient homme, aussi. L'humanité devient pour lui une nature propre. Quand Jupiter se déguise, c'est une simple apparence. Il donne le change, il a l'air d'être un homme. C'est pour un temps, au terme duquel il remonte sur son Olympe. Avec Jésus, ce n'est pas du tout cela ! Le Dieu souverainement élevé, bien plus que Jupiter ne l'a jamais été pour les païens, devient homme avec deux natures qui restent distinctes en Jésus, ce que l'on ne trouve pas du tout dans les récits de métamorphose. Une fois Dieu le Fils incarné, il demeure homme pour l'éternité. Je saisis l'occasion pour signaler une hérésie qui flotte parfois dans nos Eglises évangéliques, et qui s' imagine que Jésus aurait cessé d'être homme une fois son œuvre accomplie, une fois remonté au ciel. Mais cela n'est pas vrai du tout ! Jésus est devenu homme avec la vocation éternelle de l'homme : il demeure homme pour toujours. Lors de l'annonce du jugement décrite en Actes 17, Paul souligne que Dieu a fixé un jour où il jugera le monde « par l'homme qu'il a désigné d'avance, Jésus ». Le Fils Jésus-Christ demeure homme jusqu'au jour du jugement dernier, et au-delà. C'est en tant qu'homme qu'il est l'Agneau sacrifié pour nous : or, dans les visions finales de l'Apocalypse, c'est l'Agneau qui est sur le trône. S'imaginer que c'est juste un vêtement qu'il a revêtu pour remplir un rôle temporaire, c'est ne pas comprendre ce qu'est l'incarnation : Jésus est vraiment devenu un homme, il est un homme. C'est ce que l'on n'a absolument pas dans les récits mythologiques. Le climat est différent, les affirmations centrales sont différentes. Faire là une équivalence est tout-à-fait inadmissible.

3. La raison et le mystère de l'incarnation

Si la doctrine de l'incarnation est bien une vérité biblique, qu'on ne peut pas balayer en la taxant de mythologie, qu'en est-il des difficultés de cet enseignement pour notre raison, lorsque nous essayons de réfléchir à cette vérité d'une personne en deux natures, divine et humaine ?

D'abord, il faut affirmer la légitimité du mystère. C'est une chose qui nous échappe à bien des égards. Je n'essaie pas du tout de défendre la doctrine de l'incarnation en disant que tout est entièrement logique, qu'il est possible de tout démonter et de tout démontrer. Ce n'est pas possible, en effet. L'incarnation est un mystère. D'une certaine façon, on peut saluer, sans les suivre pour autant, la témérité flamboyante de ceux qui affirment, haut et clair, que l'incarnation est contradictoire et impossible, et que, pour cette raison même, ils croient. Tertullien, à la fin du 2^e siècle, a tenu cette ligne : « Je le crois parce que c'est impossible. » C'est certain parce que c'est absurde. On résume souvent cette position par la formule : « Credo quia absurdum », je crois parce que c'est absurde. En un sens, on peut dire : « Chapeau ! » à une telle position. S'il fallait choisir entre la raison avec sa logique et la vérité de l'incarnation de Jésus-Christ, je choisirais la vérité de l'incarnation. Et je dirais : « Tant pis pour la raison, si c'est une contradiction. J'ai une preuve dans les faits, dans la résurrection de Jésus attestée par les témoins oculaires, par tous les signes donnés, par toutes les prophéties accomplies, j'en ai assez pour me persuader qu'il faut croire cette Parole plutôt que la raison. »

Je ne pense pas pour autant que la Bible nous dise que l'incarnation est une vérité contraire à la raison. Ce n'est pas de cette façon que se présentent les choses dans la Bible elle-même. L'incarnation est un mystère. Mais les mystères ne sont pas le contraire de l'intelligence. Au contraire, ils sont comme une source et une lumière pour l'intelligence. Il est possible de les recevoir avec le sentiment qu'en effet, c'est très beau, et qu'ils éclairent tout. Ces mystères que nous ne maîtrisons pas, dont nous ne savons pas comment ils se réalisent, ne sont pas contradictoires, mais permettent, au contraire, une saisie cohérente et harmonieuse de l'ensemble de la réalité.

Je crois qu'on doit affirmer que la doctrine de l'incarnation n'est pas contradictoire, et n'est pas une difficulté totale pour la raison si celle-ci accepte d'être confiante et docile. Elle représente

plutôt une difficulté pour l'imagination. Ce qui nous gêne le plus, c'est que nous ne réussissons pas à imaginer comment cela est possible. Nous n'avons pas de quoi dire que la doctrine de l'incarnation est contradictoire. En toute rigueur, on ne pourrait pas à le démontrer. Mais c'est vrai que l'incarnation est absolument unique. Il n'y a aucun exemple parallèle. Jésus est absolument le seul. Comment pouvait-il à la fois être absolu et relatif, tout savoir et ignorer, nous ne le voyons pas. Mais cela n'est pas absurde. D'un certain point de vue, on peut même admirer l'harmonie logique des affirmations sur l'incarnation.

L'incarnation n'est pas absurde. Lorsqu'un même individu se trouve au centre de deux systèmes de relations distincts, il peut très bien être à la fois une chose, et une autre assez différente. Imaginons deux frères qui travaillent dans la même entreprise. L'un est le directeur, l'autre est un simple employé. Le premier a deux relations avec son frère, qui appartiennent à deux systèmes tout à fait différents. Dans la famille, il est son égal, lui doit bien des choses, il est pour lui un frère. Mais dans l'entreprise, il est son patron, et les rapports sont différents, sont définis autrement : il a une autorité sur lui qu'il n'a pas selon la relation familiale. Si vous prenez ces deux relations, vous vous rendez compte qu'il existe des attributs qui sont très différents du frère numéro un à l'égard du frère numéro deux. Cela peut nous aider à comprendre que Jésus-Christ puisse être à la fois, en tant que Dieu, celui qui pendant sa vie terrestre, soutenait le monde et jouait son rôle de « Logos » créateur, et en même temps cet homme fatigué qui, dans ses relations humaines était limité comme nous le sommes aussi. Ce n'est ni impensable ni incompatible. Le cas des deux frères n'est qu'une image, et l'incarnation est unique. Mais un tel exemple peut nous aider à voir qu'il n'y a pas d'absurdité.

On peut aussi utiliser une autre image, qui est très classique : l'union de l'âme et du corps. L'âme et le corps ont des attributs différents. On pourrait presque parler de deux natures différents, bien que cela ne soit pas tout à fait juste. L'âme et le corps sont unis en une même personne, sans se confondre, mais étroitement unis. Nous sommes capables de certaines choses par notre âme, dont nous ne sommes pas capables par notre corps. Et c'est « nous », chaque fois, dans les deux cas. Nous pouvons être présents en esprit et absents de corps. Ce n'est pas contradictoire, bien que cela « sonne » contradictoire, et qu'on a l'impression d'une contradiction. Il y a là une dualité dans l'unité, l'unité n'abolissant pas la dualité. Cela peut nous aider à discerner que ce n'est pas contradictoire.

Le plus difficile concerne peut-être surtout le savoir. On a du mal à penser qu'une personne puisse « savoir » quelque chose et l'ignorer en même temps. Des recherches très intéressantes ont été faites à cet égard, notamment par Jacques Maritain, philosophe catholique et thomiste. On peut peut-être jouer de l'idée d'un inconscient, ou d'un supra-conscient, en distinguant les sphères de la conscience. Il y a des choses que l'on sait, mais dans un supra-conscient. Pour l'âme humaine de Jésus, le savoir divin était comme un supra-conscient, et il ne le laissait pas intervenir dans le champ de son conscient. Il se limitait lui-même pour vivre une vie humaine, où il avait à apprendre. Jésus a dû aller vers un figuier pour voir s'il avait du fruit. Quant à la date de son retour, il dit que « le Fils ne la connaît pas », dans cette situation humaine. Il pourrait, en un sens, la faire venir dans sa conscience, du trésor de tout son savoir divin. Mais il ne le fait pas. Ainsi, il n'est pas faux de dire qu'il ne « connaît pas » cette date : dans le champ de son conscient, c'est un élément qui n'intervient pas. Ce n'est donc pas absurde : j'espère pouvoir vous communiquer cette certitude, même si nous savons que nous ne maîtrisons pas tout... Même pour l'âme et le corps, nous n'en sommes pas capables ! A bien plus forte raison, nous n'en serons pas capables pour l'humanité et la divinité de Jésus-Christ...

Quant à la première objection, qui affirme qu'il est contradictoire que Jésus soit à la fois infini et fini, absolu et relatif, je propose deux éclairages.

D'abord, il nous faut nous méfier de ce type de formulations. Elles ne sont pas dans la Bible. On admet parfois, en toute bonne foi, des choses presque imperceptibles qui dévient pourtant la pensée : ainsi cette affirmation que Dieu est infini, et que l'homme est fini. N'introduisons-nous pas, en utilisant ce genre d'oppositions, juste une toute petite déviation de la pensée ? C'est à cela

qu'il faut prendre garde. Nous devons être très prudents lorsque nous manions ces catégories, avec le contrôle de l'Écriture pour nous empêcher de dévier. Autrement, nous risquons de tirer des conclusions injustes. On a dit que l'infini ne peut pas devenir fini : s'il est infini, n'en a-t-il pas la possibilité, tout en restant infini ? Ne peut-il pas englober le fini ? Qui peut vraiment répondre à cela. La Bible parle un langage plus concret, au lieu de ces paires très abstraites. Elle parle du Créateur et de la créature. Et d'une créature en image de Dieu. Il ne s'agit pas de n'importe quelle créature : Dieu le Fils n'est pas devenu n'importe quelle créature, mais il est devenu homme, à l'image de Dieu. Lui qui est l'image du Dieu invisible, de toute éternité, est devenu la créature qui est l'image de Dieu, terrestre. Il y a un lien entre les deux.

C'est ce rapport que Jésus a voulu souligner en citant le Psaume 82 en Jean 10. En apparence, Jésus raisonne faux. Les Pharisiens l'accusent de se faire Dieu, lui qui est homme. En effet, il a affirmé : « Moi et le Père, nous sommes un ». Les Pharisiens ont bien compris que Jésus déclare ainsi être Dieu. Jésus répond en invoquant l'autorité de l'Ancien Testament : « Dans votre loi, il est bien dit à des hommes : Vous êtes des dieux. » Vous ne pouvez donc pas m'accuser de blasphème si moi, que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, je dis que je suis un avec le Père. Bien des gens accusent Jésus de sophisme : il devrait bien savoir que, dans le psaume, « Vous êtes des dieux » ne veut pas dire « un avec le Père », ou « Dieu » au sens fort. Le psaume 82 est un texte de réprobation contre des juges, qui sont appelés « dieux » dans le sens où ils représentent Dieu sur la terre. On trouve, de temps en temps, ce type de terminologie dans l'Ancien Testament. Le psaume reproche à ces juges d'avoir trahi leur mandat, et leur affirme qu'ils mourront comme des humains ordinaires.

Certains accusent donc Jésus de tordre ce texte, car le mot « dieu » n'a pas le même sens dans le texte qu'il invoque et dans son affirmation d'être Dieu. Mais Jésus est allé bien plus loin que cela, et n'a pas commis cette faute de raisonnement qui friserait la malhonnêteté. Il veut faire comprendre aux Pharisiens que toute leur théologie est infidèle à l'Ancien Testament. Ils ont, une fois pour toutes, décidé que, Dieu étant Dieu, et la créature étant la créature, il est exclu qu'un homme puisse être Dieu, ou que Dieu puisse être homme. Ils ont accepté le dualisme de l'infini et du fini, de l'absolu et du relatif, interdisant à Dieu l'incarnation. En citant ce passage, Jésus veut les faire réfléchir. Le Dieu révélé dans l'Ancien Testament est-il dans un tel rapport dualiste ? Dieu s'est révélé par la création du monde. Tout lui appartient, il est présent dans le monde, il le visite. Et l'homme est créé en son image ! Cela ne devrait-il pas faire réfléchir ? Dieu appelle même certains hommes « dieux », tant il les honore, parce qu'il leur confie une mission de représentation. Cela n'est-il pas la démonstration que le rapport posé a priori entre l'humain et le divin par les Pharisiens, est un rapport faussé, non biblique ? Ils se contentent d'opposer l'humain et le divin. Ils en font deux principes radicalement étrangers l'un à l'autre. De ce fait, il devient impossible à Dieu de s'incarner, de devenir un homme. Jésus cite ce psaume pour montrer qu'une telle théologie n'est pas biblique : dans l'Ancien Testament, Dieu a créé l'homme en son image et a suscité des rôles à son image parmi les hommes, de telle sorte qu'il a la possibilité, s'il le veut, de descendre et de devenir homme. Il existe un rapport créationnel préétabli entre Dieu et l'homme qui permet l'incarnation.

Telle est la logique sous-jacente à l'utilisation de ce texte par Jésus. Il ne dit pas que « dieu » est employé dans le même sens. Il fait, au contraire, la différence, en se désignant comme « celui que Dieu a sanctifié et envoyé dans le monde » (Jn 10 :36). Jésus ne se met pas au même rang que ces princes auquel le psaume s'adressait. Mais il montre qu'il y a un rapport. Les Pharisiens se trompaient en durcissant les choses et en instituant un dualisme entre Dieu et l'humanité.

Le Dieu biblique est un Dieu duquel toute réalité procède. Il peut faire de cette réalité ce qu'il veut. Cela fait partie de sa liberté que de pouvoir entrer dans la réalité qu'il a créée, au point même de devenir homme, sans cesser pour autant d'être Dieu.

Henri Blocher